

1

Il y a des jours où le temps suspend sa course. Obstiné, il refuse d'avancer vers le soir ou de revenir en arrière, vers les souvenirs passés. Il se tient là, simplement, figé et immobile comme l'eau d'une rivière gelée.

Ce mardi-là, Fernando eut cette sensation de temps qui s'arrête, alors qu'il se rendait à l'épicerie avec la liste de courses qu'Alexia lui avait donnée. Par chance, il n'y avait pas foule. Il commençait à remplir son panier avec les articles demandés, quand il sentit vibrer son portable. Il jeta un coup d'œil à l'écran. Incroyable ! C'était le numéro de Tute, le coup de fil qu'il attendait depuis un an exactement, sans plus y croire. Mais les histoires de couple, ça n'est pas le genre de choses dont on discute au supermarché, songea Fernando. Il décida de ne pas répondre et d'attendre d'être rentré chez lui, au calme.

— Que personne ne bouge ! hurla une voix depuis l'entrée du magasin. Jetez vos portables à terre !

Par-dessus une rangée de boîtes de conserve, Fernando aperçut trois hommes encapuchonnés, dont

l'un pointait une arme sur le caissier coréen, paniqué, et les deux autres menaçaient le petit groupe de clients, qui avaient jeté leurs portables. Une femme éclata en sanglots.

— Ferme-la, sinon, je te la boucle pour de bon !

La femme plaqua une main sur sa bouche pour ravalier ses pleurs.

Fernando allait éteindre son téléphone et le jeter avec les autres, quand son téléphone se remit à vibrer. Il scruta à nouveau l'écran : c'était Ron, le père de Michael.

L'un des voyous, le plus petit et le plus agressif, le mit en joue.

— Jette ton portable, sinon t'es mort !

Fernando allait éteindre son smartphone, quand un troisième appel s'afficha : Vicky, de Cabo San Lucas.

Ce fut la dernière chose que ses yeux enregistrèrent. Ça et l'étiquette sur les boîtes de tomates. Ce n'était pas celles qu'Alexia voulait. Au même instant, la balle l'atteignit.

À peine quelques heures plus tôt, Fernando était sur la mezzanine, dans le triplex que le gros Ruben lui avait prêté. Voyageur infatigable (où était-il en ce moment, Marrakech, Istanbul, Capri ?), Ruben avait généreusement insisté pour lui prêter son loft de Palermo Soho¹. « Et je ne veux pas un sou en échange. Personnellement, ça me tranquillise qu'une personne de confiance occupe l'appartement et arrose les plantes. Chut ! Pas un mot ! » C'était arrivé cinq ans auparavant, comme une sorte

1. Quartier branché de Buenos Aires (NdT).

de cadeau de Noël. Ses amis de l'école de journalisme l'avaient chambré quand il leur avait révélé sa nouvelle adresse. « On a vite fait de prendre goût au luxe, pas vrai ? lui avaient-ils dit, pince-sans-rire. Et tu crois que tu vas pouvoir aller traîner du côté de La Matanza¹ ou enquêter sur les syndicats quand on saura que tu prends le thé dans de la porcelaine de Limoges ? » Fernando avait ri. Dès le premier jour, il avait pris la décision de n'occuper que la mezzanine. Il y installerait son lit, son secrétaire et ses livres. Quant au reste du loft, avec ses sculptures Pop Art et ses meubles design importés d'Italie, il n'y mettait pour ainsi dire jamais les pieds.

À présent, assis à la table, qui lui servait également de bureau, il parcourait du regard les rayonnages où étaient entreposées ses affaires personnelles : quelques photos, une gravure de saint François et le loup provenant de la chambre de Michael dans le ranch de son père en Patagonie, et qui faisait à présent remonter de douloureux souvenirs, une invitation à un concert de jazz où il avait amené Tute, et qui leur avait beaucoup plu. Et aussi quelques livres : une dizaine de *best-sellers*, des chroniques de voyage, des interviews de politiciens ou d'acteurs plus ou moins célèbres, des recueils de poésie d'amis poètes. Sur l'étagère du haut, le Meccano que son père, l'ingénieur Carlo Módena, lui avait offert pour son anniversaire, quelque dix ou quinze ans plus tôt, avec l'intention, un peu trop évidente, de l'inciter à embrasser la carrière. Sans doute était-ce pour cela que Fernando s'était découvert une attirance pour la profes-

1. Quartier malfamé de Buenos Aires.

sion qui lui semblait la plus éloignée des savants calculs paternels : le journalisme, ce noble et vague arrangement avec la vérité dont il n'arrivait pas à donner une définition précise, bien qu'il fût sur le point d'en faire son métier. « Les journalistes ne sont rien d'autre que des bonimenteurs qui se prennent au sérieux, avait dit son père quand il lui avait fait part de son souhait. Un journaliste, ce n'est qu'un proxénète ou un bavard qui se ferait payer, l'un pour exercer son activité malsaine, l'autre pour colporter des ragots. Les choses qui comptent vraiment en ce bas monde sont le fruit d'un dur labeur. » Face à une assertion aussi catégorique, Fernando faillit souligner que les écrits avaient réussi à traverser les âges autant, sinon mieux que les édifices ou les prodiges de l'ingénierie façonnés par les différentes civilisations.

À travers la gigantesque baie vitrée, Fernando entrevoyait, encadrés par les fenêtres de la maison d'en face, où se reflétait la lumière changeante de ce début d'été, les petits drames du quotidien telles les vignettes d'un livre d'images. Assurément, la vie de ces gens était semblable à la sienne, avec les mêmes préoccupations, les mêmes événements absurdes, les mêmes désillusions, et aussi, quoique très rarement, les mêmes instants de bonheur intense. *Les caprices de la déesse Fortuna, si pingre en ce qui concerne ces derniers !* songea-t-il.

Il se rappela la dernière fois qu'il avait connu la joie, lorsqu'il avait reçu une carte postale de Tute, après leur séparation. C'était une vue de Buckingham Palace,

qui voisinait à présent avec le Meccano sur l'étagère du haut. « Salutations du Monstre », avait écrit Tute de sa grosse écriture enfantine. Juste ça. Fernando essaya de se rappeler la couleur exacte des yeux qui l'avaient tellement fasciné la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. À sa surprise, il réalisa qu'il n'en était pas capable. En l'espace d'une année, cette couleur extraordinaire semblait s'être effacée de sa mémoire.

Il se rappela aussi la promesse que Tute lui avait faite au moment de leur rupture : « À cette date précise, dans un an exactement, je t'appelle et on se reparle. » Mais l'appel n'était pas venu.

On était en milieu de matinée, par une de ces journées de Buenos Aires où le temps hésite entre le froid et le chaud. Quels projets avait-il aujourd'hui ? Aucun. Relire les notes qu'il avait prises durant son séjour au Mexique ? Trier les photos, les coupures de presse, et toute cette documentation désormais inutile ? Appeler un ami ou une amie, pour lui proposer d'aller au ciné ou au restau ? Il se sentait pris d'une torpeur inhabituelle. Il contempla de nouveau la carte de Londres et songea qu'il était temps de l'ôter de l'étagère et de la jeter à la corbeille. Chapitre clos.

Sa main s'immobilisa sur la deuxième étagère, où se trouvaient ses livres, et s'empara d'un gros volume à la couverture cartonnée ; un recueil de contes de fées que lui avait offert sa mère. Que lui restait-il d'elle ? Trois fois rien, des images dont il n'aurait su dire s'il s'agissait de souvenirs véritables ou de photos aperçues dans la maison paternelle. Une belle femme, aux

cheveux sombres, en robe de fête ; le visage souriant, légèrement poupin, avec de grands pendants d'oreilles en forme de papillons ; une autre en maillot de bain, sur la plage, à côté de son père, un grand et bel homme. Comment était sa voix, ou la caresse de ses mains ? À quatre ans, la mémoire est capricieuse : elle retient le goût d'un gâteau au chocolat, mais pas la voix de la mère qui lui avait certainement lu des contes comme ceux-là. Fernando se souvenait par contre très bien des illustrations du livre, qu'il avait souvent parcouru. Lorsqu'il reposa l'ouvrage, une image fugace de sa mère étendue sur son lit d'hôpital lui traversa l'esprit.

Un coup de sonnette le fit sursauter. Il s'approcha de l'interphone et pressa le bouton. Une voix joyeuse lança :

— Tu dormais, gros paresseux ? Il est presque onze heures. Je monte, tant pis pour toi.

Il mit quelques secondes avant de reconnaître la voix d'Alexia. Ils avaient prévu de se voir ? Dès qu'il ouvrit la porte, son amie, tout sourire, lui mit une bouteille de champagne dans les mains et l'embrassa sur les deux joues :

— Félicitations ! Je tenais absolument à fêter dignement cet anniversaire.

— Quel anniversaire ? Qu'est-ce que tu fais à Buenos Aires ?

— Très cher, dit Alexia, en ôtant sa veste et en l'accrochant au portemanteau, à côté de la porte. Ne me dis pas que tu as oublié qu'il y a un an tout juste, tu as obtenu ton diplôme ? Est-ce à dire qu'un journaliste

frais diplômé perd la notion du temps qui passe ? Quoi qu'il en soit, je suis ici pour te rafraîchir la mémoire. Pour te rappeler tes exploits, maintenant que je suis de retour à la Reina del Plata¹. Tout à l'heure, je vais te raconter mes aventures équatoriennes. Une véritable odyssee ! lança Alexia en se passant une main sur le front avec un geste théâtral. Mais commençons par célébrer ta victoire de meilleur élève de ta promotion. Tu t'en souviens au moins ? Je t'en prie, ne rougis pas jusqu'aux yeux ! Aujourd'hui, c'est moi qui décide. On va déjeuner ici ensemble et siffler la bouteille de champagne. Mets-la donc au frais. Tu sais faire ? Et voyons ce que tu as dans tes placards.

Le frigo était vide et le garde-manger aussi, hormis deux oignons, un peu de vermicelles et une gousse d'ail.

— Bon, je vais te donner une liste et tu vas aller faire les courses pendant que je mets la table.

Alexia le poussa aussitôt vers la porte. Il n'avait pas atteint l'ascenseur qu'elle le rappela :

— Tu as ton portable au cas où j'aurais oublié quelque chose ?

Fernando palpa sa poche. Il l'avait sur lui.

1. Littéralement, « Reine d'argent », surnom de la capitale argentine.

Un an plus tôt jour pour jour, par un début novembre qui menaçait d'être encore plus chaud et humide que le précédent, Fernando était en train de s'habiller devant le miroir de la chambre à coucher. Tout en boutonnant sa chemise, il observait discrètement Tute, qui le scrutait de ses yeux verts, langoureux, que Fernando trouvait irrésistibles sous leur épaisse frange de cils. Son visage irradiait une douceur enfantine que contredisait son corps musclé et fougueux. « Tu as remarqué que les animaux les plus puissants ont souvent les yeux les plus doux ? avait-il dit un jour à Tute, tandis qu'ils passaient devant l'enclos des bisons du parc zoologique. » Tute avait rougi.

— Comment trouves-tu cette chemise ? Est-elle assez habillée ?

— Oui, elle te va très bien, répondit Tute, en se levant. Laisse-moi arranger ton col.

Au contact de ses doigts sur sa nuque, Fernando fut parcouru d'un frisson. Il allait se retourner pour l'embrasser quand Tute s'écarta.

— Non, attends. Il faut que je te dise quelque chose.

— Je te trouve bien sérieux. Je ferais mieux de m'asseoir.

Fernando s'assit au bord du lit et Tute l'imita.

— Fernando, commença Tute, la voix légèrement tremblante. Tu sais que je t'aime énormément.

— Oui.

— Et je sais que tu m'aimes toi aussi.

— Oui.

— Mais tu as vingt-quatre ans, tu as fini tes études et tu vas devenir journaliste.

— Oui, si j'ai cette chance. C'est ce que je veux, en tout cas.

— Bien, mais moi, quoi ? J'avais à peine dix-neuf ans quand je suis arrivé de Tucumán, sans aucun projet, mais avec une folle envie de faire ma vie ici, dans la capitale.

— Oui, et on s'est rencontrés quelques jours après, dans ce bar. Dès que je t'ai vu, je suis tombé amoureux. Ou plus exactement dès que je t'ai entendu parler avec ton accent chantant. C'était il y a quatre ans, et je suis toujours sous le charme.

— Je sais, et je te suis reconnaissant de tout ce que tu as fait pour moi, de tout ce que tu m'as appris, donné. Mais, Fernando, maintenant...

— Quoi ?

— Je t'aime toujours énormément, mais j'ai besoin de faire ma vie, de voir du monde...

— Tute, quand je serai journaliste pour de bon, je serai probablement amené à voyager. On pourrait voyager ensemble.

— Tu ne m’as pas compris. Ce n’est pas facile à dire...
Disons que j’ai besoin d’être seul pendant un moment. Toi, tu as déjà voyagé, tu connais l’Europe, tu es allé à New York. Et moi, je veux faire la même chose. Tu sais quoi ? L’argent que tu m’as donné pour Noël et pour mon anniversaire, quand tu me disais d’aller m’acheter ce qui me ferait plaisir, eh bien, je l’ai mis de côté. Et maintenant, j’ai de quoi m’offrir un voyage en Europe.

— Tu veux t’en aller, c’est ça ?

— J’ai réservé un billet pour Londres. Je pars samedi.

— Tu es en train de me dire que tu me quittes ? Comme ça ? Du jour au lendemain ?

— S’il te plaît, essaie de me comprendre. Je veux qu’on soit ensemble. Mais avant cela, j’ai envie de pouvoir voyager de mon côté, de découvrir d’autres horizons...

— Et de connaître d’autres gens...

— Oui.

— Et moi, je fais quoi ?

— Je ne serai pas parti pour toujours. Écoute, voilà ce que je te propose. Donne-moi un an. Et dans un an exactement, on en reparle et on voit où on en est. Je t’aime, Fernando, et je ne supporte pas l’idée de te perdre. Mais je ressens le besoin de partir. Essaie de me comprendre.

— Je te comprends. Et en même temps je ne te comprends pas.

Tute enlaça les épaules de Fernando de son bras droit, et avec sa main gauche approcha son visage du

sien. Il lui donna un baiser passionné auquel Fernando ne répondit pas, puis se leva. Il prit sa chemise – un cadeau de Fernando dont Tute disait qu'elle était sa préférée – et l'enfila. Il se retourna pour regarder encore une fois Fernando, assis, bouche cousue, sur le lit, puis quitta l'appartement.

Fernando resta un long moment sans bouger. Il avait du mal à respirer. Pour finir, au prix d'un gros effort, il se leva, choisit une cravate au hasard, la noua d'un geste mécanique, enfila sa veste et sortit. *J'ai l'impression qu'on m'a coupé un bras ou une jambe, songea-t-il. C'est un cauchemar. Vivement que je me réveille.*

Au café en face de la fac, il alla s'attabler au fond de la salle et commanda un whisky. La cérémonie de remise des diplômes allait commencer dans une heure. Il sortit son portable et composa le numéro de son père. Ça faisait combien de temps qu'il ne lui avait pas parlé ? Au moins quatre ans, depuis qu'il avait commencé ses études de journalisme. Chaque fois qu'il l'appelait, il n'avait pas prononcé deux mots que son père lui coupait la parole.

Après tout le mal qu'il lui avait dit sur les journalistes, qu'il appelait par dérision les paparazzis, l'ingénieur Carlo Módena n'allait sûrement pas sauter de joie. Mais au moins Fernando pouvait-il s'enorgueillir d'avoir travaillé dur pour décrocher son diplôme sans l'aide de personne : quatre années de sacrifice et de travail acharné. Quatre années durant lesquelles il avait appris à décortiquer l'actualité pour pouvoir témoigner de ce qui se passait dans le monde. Il commença

à composer le numéro, qu'étrangement il connaissait par cœur, quand quelque chose l'arrêta. La peur d'être tourné en ridicule, rabaissé, incompris ? La peur de ne pas recevoir les félicitations tant espérées, de ne pas entendre une note de fierté dans la voix de cet homme que, consciemment ou inconsciemment, Fernando aimait et admirait.

Il rangea son téléphone et finit son verre de whisky. Si sa mère avait encore été de ce monde, elle aurait été fière de son fils. Ce garçon timide qui allait bientôt recevoir son diplôme, le meilleur de sa promotion. Fernando se souvenait d'elle comme d'une femme joviale, toujours souriante, même lorsqu'elle reposait, livide, au milieu de tous ces tubes, sur son lit d'hôpital. Le souvenir de son sourire lui donna le courage de se lever et de traverser la rue, où plusieurs de ses camarades étaient en train de jacasser bruyamment, à la fois heureux et anxieux, conscients du fait qu'avec leurs études de journalisme, un chapitre essentiel de leur vie était sur le point de s'achever.

Soudain, quelqu'un lui asséna une grande tape sur épaule. Il se retourna, furieux, et vit Alexia, vêtue d'une robe dont le décolleté descendait presque jusqu'au nombril. Elle riait à gorge déployée en faisant tournoyer le sac à main avec lequel elle l'avait frappé.

— Ma parole, tu es complètement à l'ouest, lui dit-elle. Tu ne vois même pas ta meilleure amie. Viens me donner un gros bisou, monsieur le journaliste.

Et le prenant dans ses bras elle l'embrassa à pleine bouche.

Ses camarades s'esclaffèrent. Alexia lui prit la main et l'entraîna dans le hall de la fac.

— Tute n'est pas là ? s'étonna-t-elle.

— Non, il ne vient pas. Je t'expliquerai.

— Bon, mais n'oublie pas que je veux tout savoir. D'accord ? Tiens, regarde, Gutiérrez. Allons le saluer.

Journaliste réputé, le professeur Emilio Gutiérrez s'était fait connaître grâce à son émission de radio très suivie à la fois par les étudiants et les chauffeurs de taxi qui l'écoutaient durant les heures solitaires de la nuit. Tous appréciaient le ton désinvolte avec lequel il traitait les sujets les plus divers, éreintant ici une pièce de théâtre prétentieuse, là un match de foot bâclé. « Il n'a pas la langue dans sa poche » était le commentaire qui revenait chaque fois qu'il étrillait les aigrefins de tout poil, intellectuels, sportifs ou hommes politiques. La popularité dont il jouissait auprès des jeunes avait incité l'école de journalisme à lui offrir un poste de professeur.

— Professeur Gutiérrez, l'apostropha Alexia. Je vous présente votre meilleur élève.

Et elle poussa Fernando dans sa direction.

— Alexia, Fernando, ça fait plaisir de voir que vous vous êtes mis sur votre trente-et-un. Alexia, tu ferais bien de prendre modèle sur Fernando, toujours discret et élégant. En tant qu'ancienne élève, tu devrais savoir que les tenues affriolantes nous font perdre de vue les choses importantes.

— C'est une ruse, professeur, pour inciter les gens à me raconter tout ce qu'ils voudraient me cacher lorsque

je les interviewe. Devant mes rondeurs féminines, ils perdent leurs moyens, oublient de se concentrer, et la vérité finit par leur échapper.

— Tant que ce ne sont pas vos rondeurs qui s'échappent...

— Professeur, s'esclaffa Alexia, un peu de sérieux, voyons.

Fernando, momentanément distrait de l'anxiété qui l'étreignait, serra la main du professeur Gutiérrez et lui dit :

— Je tenais à vous remercier pour tout ce que vous m'avez appris. J'espère être à la hauteur.

Le professeur lui répondit en souriant :

— Pour pouvoir être à la hauteur, il faut d'abord trouver le job idoine. On se voit demain matin, il y a quelqu'un que j'aimerais vous présenter. Et maintenant, filez, tous les deux. La cérémonie va commencer.

Fernando et ses camarades entrèrent dans le grand amphithéâtre, le cœur battant. Il chercha Alexia des yeux. Elle se trouvait quelques pas derrière lui, et quand elle lui décocha un clin d'œil, il comprit que tout allait bien se passer.